

*Zurlinden se pencha en avant et ses yeux
se fixèrent sur le visage de Du Paty. (p. 3512)*

C. I.

LIVRAISON 445



— Qui est celui-là ? interrogea-t-elle en regardant James Wells.

— Un ami de cette jeune personne qui s'est mis dans la tête de nous donner la chasse, dit Smolten.

— Ecoutez, Simone, dit Smolten, s'approchant de la vieille femme ; vous allez emmener notre ami Wardell au rez-de-chaussée afin qu'il se calme ; puis vous reviendrez ici... Mais auparavant, il faut la faire revenir à elle et l'emmener...

Il montrait Amy, toujours inanimée.

— Et son traitement ? interrogea Simone.

Smolten sourit.

— Nous verrons cela. Pour ce soir, ce n'est pas nécessaire. D'ailleurs Wardell ne vous quittera pas...

Celui-ci s'était penché sur la jeune femme et après quelques passes magnétiques, elle reprit conscience, se redressa et son regard inquiet erra dans la pièce. Quand elle aperçut James Wells elle poussa un petit cri.

— Emmenez-la ! ordonna Smolten.

Wardell avait délié les courroies qui attachaient les jambes de la malheureuse ; puis la Simone l'entraîna hors de la pièce, tandis que Wardell les suivait.

Lorsque la porte se fut refermée derrière eux, Smolten tira de sa poche un étui à cigarettes et après avoir indiqué un siège au jeune Anglais, il s'assit derrière la table en prenant la précaution de poser devant lui son revolver automatique.

— Je suppose que vous êtes trop intelligent pour ne pas vous rendre compte que vous êtes battu, déclara-t-il. Vous êtes prisonnier... Qu'allons-nous faire de vous ? Etes-vous homme à vous désintéresser de la lutte ?

— Si vous rendez la liberté sans condition à Amy Nabot, oui...

— Vous demandez là une chose impossible...

— Alors, non...

— C'est bien réfléchi ?..

— C'est tout réfléchi. Je suis venu chercher Amy ; je ne partirai pas sans elle...

— Bien, alors, vous aurez à faire à Wardell ; vous avez eu tout à l'heure un petit échantillon de son pouvoir, il l'essaiera sur vous...

Il se trouvait tout près de James Wells qui s'était dressé, attendant une attaque. Tout en parlant, il le saisit brusquement au collet, et le rejeta sur ce fauteuil sur lequel Amy avait été attaché ; il était inutile de chercher à se débattre et le jeune homme se laissa lier les bras et les pieds à ce siège.

Puis Smolten s'éloigna après avoir fermé la porte à clé.

.....
James Wells demeura immobile, enveloppé dans ses pensées, longtemps après que les pas de l'attaché eussent cessé de se faire entendre dans le couloir.

Ses idées étaient sombres et la sinistre atmosphère de la maison qui pesait sur lui semblait encore augmenter sa dépression.

Il n'était pas inquiet au sujet de sa propre sécurité ; ce n'était pas l'absence d'égoïsme, mais simplement la manifestation de cette sorte de discipline qui habitue un homme à considérer qu'il n'est rien et que le but qu'il poursuit est tout...

Il leva la tête et regarda autour de lui ; les rideaux n'avaient pas été tirés de nouveau et la vue qu'il avait de la fenêtre n'avait rien de réjouissant, car elle donnait sur des prés déserts où ne devait jamais passer personne.

L'heure du déjeuner était passée depuis bien longtemps et l'inspecteur Pailleron devait s'inquiéter de lui ; mais comment ferait-il pour s'emparer de ces démons ?...

Il éprouva la solidité de ses liens ; ils étaient fort étroitement fixés ; mais il pensa qu'avec un peu de

chance, il pourrait arriver à relâcher celui qui entourait son bras droit, car un nœud avait été pris dans un pli de son veston.

Toutefois les autres courroies étaient si serrées qu'il n'espérait pas s'en débarrasser même s'il arrivait à libérer son bras; les nœuds d'ailleurs se trouvaient derrière le dossier du siège et il lui était impossible de les atteindre.

Il se résigna donc à essayer de remuer dans la posture ridicule à laquelle il ne pouvait se soustraire, c'est-à-dire avec un gros fauteuil attaché à sa personne, comme la coquille sur le dos d'un escargot. Après avoir fait quelques tentatives, il découvrit qu'il pouvait traverser la pièce en ayant recours à une sorte de glissement lent; sur le plancher on l'eut entendu; mais il ne bougeait que de très peu chaque fois, et l'épais tapis amortissait le bruit.

Il éprouva encore les liens qui attachaient son bras droit; ils étaient incontestablement plus lâches que les autres; il essaya de s'en débarrasser, se tordit, fit des efforts, si bien qu'à un moment donné il buta contre un guéridon et faillit renverser une lampe électrique qui glissa presque jusqu'au bord; ce ne fut que par un miracle qu'elle ne tomba pas sur le parquet.

James Wells ne s'arrêta pour si peu; mais il recommença ses opérations avec moins de violence; ce fut en vain : les courroies se desserrèrent un peu; mais son poignet demeura solidement fixé au fauteuil, et il eut beau faire, il ne put le libérer. Il faisait des tentatives désespérées avec ses quatre doigts et son pouce, mais il n'obtenait aucun résultat.

Découragé, le prisonnier laissa tomber sa tête sur sa poitrine et s'abandonna. Il n'avait plus qu'un espoir : c'était que l'inspecteur Pailleron n'arrivât pour le délivrer.

Il paraissait dormir lorsque ses deux tortionnaires revinrent dans la pièce.

— Etes-vous devenu raisonnable ? demanda Smolten. Je dois vous dire tout d'abord que votre amie, Mlle Nabot n'est plus ici. Cela vous mettra l'esprit en repos. Pour votre part, vous allez nous dire tout ce que vous savez sur les gens lancés à notre poursuite et ce qu'ils ont l'intention de faire.

— Je ne vous dirai rien. Mon intention est de vous livrer purement et simplement à la police...

Les deux hommes se mirent à rire, puis Smolten reprit :

— C'est mon ami Wardell que je vous présente, qui va prendre la direction des opérations. Vous serez certainement intéressé par sa méthode... Wardell, voulez-vous le mettre au courant ?

— C'est un mélange, expliqua l'homme avec volubilité, de cette sorte d'interrogatoire que les Américains appellent « le troisième degré » et des procédés hypnotiques. Ainsi que vous le savez sans doute, tout le monde n'est pas sensible au même degré ; l'application du troisième degré et le manque de sommeil assoupissent ces natures réfractaires...

Il toussa et regarda James Wells par-dessus ses lunettes d'écaille.

— C'est évidemment sur les femmes que nos procédés donnent le meilleur résultat et vous ne serez sans doute pas facile à traiter...

— Misérable ! cria James Wells. Attendez ! votre tour viendra.

— En attendant, c'est le vôtre, ricana Wardell. J'ai une vague idée que lorsque nous en aurons fini avec vous, vous nous considérerez en effet comme des bandits...

Puis, se tournant vers l'attaché, il ajouta :

— Je crois que nous pouvons commencer...

Il avança d'un pas vers l'endroit où James Wells était ligotté à son fauteuil; ses yeux étaient grands et lumineux et, tandis que le jeune homme observait avec quelque anxiété le visage de l'homme qui s'avançait vers lui, il fut frappé de la puissance qui paraissait en émaner.

James Wells baissa la tête; mais en deux pas rapides, Wardell fut près de lui; il se pencha et approcha son visage de celui de sa victime; il était si rapproché, que James Wells sentit son souffle sur sa joue.

Les yeux brillants de l'Allemand semblaient transpercer les paupières closes de son adversaire et, lentement, lentement, attirer son regard.

Wardell aurait pu aisément saisir le prisonnier par le menton et l'obliger à lever la tête jusqu'au moment où son regard se serait croisé avec le sien; mais il n'employa pas la violence, il demeura courbé en avant, tellement immobile que James Wells commença à être tourmenté de l'envie d'ouvrir les yeux pour voir ce qu'il faisait.

Mais il repoussa cette tentation; il voulait garder les yeux fermés; toutefois son envie augmentait et il finit par succomber.

Il leva les paupières, jeta un regard sur son ennemi et vit que les pupilles dilatées de celui-ci étaient fixées sur lui. Alors, James Wells sentit sa résistance l'abandonner; il chercha à détourner son regard, mais il était trop tard; il ne pouvait rien contre la fascination du serpent.

Les lumières qui éclairaient la pièce parurent se ternir et les pupilles de l'Allemand brillèrent d'un éclat rouge, au milieu de la clarté cramoisie. James Wells éprouva le désir qu'il se produisît quelque choc violent qui romprait le silence affreux de cette maison; mais rien ne bougeait...

A quoi bon lutter davantage...

Soudain un craquement sourd: le bruit d'une porte qui retombe...

James Wells revint au sentiment de la réalité.

La chaîne magnétique qui le reliait à Wardell, se brisa; l'Allemand avait relevé la tête, tandis que Smolten disparaissait par une porte latérale.

Plusieurs personnes pénétrèrent violemment dans la pièce; Wardell tira, de sa poche, un revolver; il y eut une détonation sèche, aussitôt suivie d'une autre : l'Allemand tomba sur les genoux en poussant un gémissement.

Puis, l'inspecteur Pailleron parvint jusqu'à lui et les liens qui lui liaient les bras et les jambes tombèrent.

James Wells se redressa en poussant un soupir de soulagement...

CHAPITRE CDLVII

ENTRE LES MAINS DU VAMPIRE

Melan n'avait pas très envie d'aller à la brasserie Gruber. Les promesses de Dubois, qui lui répétait tous les jours, qu'il serait facile de trouver un moyen de doubler ses revenus, lui paraissaient de plus en plus invraisemblables.

Il en parla à Yvonne et essaya de lui faire comprendre qu'il n'attachait aucune valeur à ces racontars.

— Je ne comprends pas comment tu peux douter de Dubois, dit la jeune femme, indignée... Je suis persuadée, au contraire, qu'il a raison... Il est très habile et il doit

certainement savoir comment il peut t'aider, car il ne t'aurait pas dit cela s'il n'en était pas sûr... Naturellement, tu dois aller le voir... comment sais-tu, quelle proposition il veut te faire ? Pense donc, que nous avons besoin d'argent très prochainement. Il va falloir payer cinq cents francs au marchand de meubles... et comment pourrons-nous le faire avec ce que tu gagnes... C'est absolument impossible, car il faut vivre...

— Je le sais... nous avons pris des engagements qui dépassent nos moyens; chérie, je ne sais pas trop comment nous pourrons en sortir...

— Dubois nous aidera... Tu dois avoir confiance en lui, Hugues, maman me disait hier encore, qu'elle était sûre que Dubois était l'unique personne qui pourrait nous tirer d'affaire. Elle disait qu'il le ferait certainement.

Melan avait l'air agacé, cela ne lui faisait aucun plaisir d'être forcé d'accepter l'aide des autres, car, jusqu'à présent, il s'était toujours débrouillé tout seul.

Il comprit soudain, qu'il avait agi très imprudemment en acceptant les mille francs de Dubois. Ce premier pas l'avait entraîné sur une route dangereuse.

L'idée qu'un malheur allait tomber sur eux, l'effraya.

— Quel malheur ? se demandait-il anxieusement. Etait-ce donc un malheur que d'avoir épousé Yvonne ?

Non, il ne pouvait pas dire cela...

Ils étaient si heureux dans leur petit ménage et il sourit en pensant au bonheur qu'il éprouvait en rentrant tous les soirs pour retrouver Yvonne chez lui.

Ils avaient des dettes, c'était vrai, mais enfin... tout le monde en avait. Probablement, il prenait tout cela trop au tragique.

Yvonne s'approcha de lui et lui mit la main sur l'épaule; elle ... ua la tête et fit la moue :

— Tu vois tout en noir, mon pauvre chéri... cela me fait peur et m'enlève tout courage... Je voudrais te voir gai, Hugues, je voudrais t'entendre dire... il est si rare maintenant, de te voir content... N'es-tu pas heureux ?

— Je ne pourrais jamais te dire combien je suis heureux, Yvonne...

Elle l'embrassa tendrement, caressa ses cheveux et se blottit contre son épaule.

Cette tendresse lui fit du bien, son cœur s'épanouit et il oublia les soucis qui le tourmentaient.

Se laissant glisser dans un fauteuil, il attira Yvonne sur ses genoux :

— Lorsque nous aurons payé nos dettes, nous serons toujours contents, ma chérie...

— Mais oui... ne te fais donc pas tant de soucis, on trouvera bien un moyen de tout arranger.

Elle regarda son mari d'un air inquiet; il était devenu bien pâle ces dernières semaines.

— Tu as maigri à force de te faire du mauvais sang, grogna-t-elle doucement... L'été prochain, nous partirons en voyage, j'en parlerais à Dubois. Il me l'a déjà proposé, il y a quelque temps; il me disait que cela nous ferait du bien, d'aller au bord de la mer. Surtout pour toi, l'air te remettrait d'aplomb instantanément.

Melan voulait répondre, mais Yvonne lui posa vivement la main sur la bouche.

— Ne dis pas que cela ne sera pas possible... que nous n'aurons pas assez d'argent... Nous serons riches, Hugues, je le sais... Et je suis sûre que tout s'arrangera, dès que nous aurons assez d'argent pour pouvoir faire ce qui nous plaît.

— Tu es une grande enfant, Yvonne...

— Oui, je suis une enfant, Hugues, mais une enfant qui a besoin de beaucoup de soleil et de beaucoup de cha-

leur, pour pouvoir vivre. Une enfant, qui frissonne dans la pluie et dont le cœur gèle, lorsqu'il n'y a pas de soleil. Pense un peu à Hugues et fais en sorte que je ne meure pas dans cette ambiance pauvre et triste...

Elle avait dit cela avec un siurire vague et son visage montrait une expression étrange.

Melan l'embrassa légèrement sur le front et se leva.

Les mots d'Yvonne l'avaient blessé au cœur...

Elle avait voulu plaisanter sans doute, mais, pour lui, ces paroles avaient pris une importance énorme; il les prenait très au sérieux.

Depuis quelque temps, déjà, il s'était dit qu'Yvonne ne serait jamais une camarade courageuse pour son mari; qu'elle ne serait jamais autre chose qu'une maîtresse adorable, qui pouvait lui donner de la tendresse, mais réclamait beaucoup d'amour et beaucoup d'attentions.

S'il était très pauvre... elle serait incapable de rester avec lui ou de l'aider.

— Iras-tu voir Dubois ? continua-t-elle.

Il fit un signe de tête affirmatif.

Et, un peu avant neuf heures, il se rendit au café.

Yvonne décida de rester éveillée jusqu'à son retour.

Elle s'installa confortablement dans un fauteuil, prit une broderie et tout en faisant aller activement son aiguille, elle se disait que la vie serait belle si Hugues gagnait beaucoup d'argent et pouvait accomplir tous ses désirs.

Elle avait tant de choses urgentes à acheter pour son nouveau ménage et puis des robes, pour elle-même... Une envie folle de s'habiller et de s'acheter toutes les belles choses qu'elle voyait tous les jours dans les vitrines des grands magasins s'emparait d'elle...

Il était minuit passé, lorsqu'elle entendit la clef grincer dans la serrure.

Lorsque Melan entra dans le salon, elle le regarda avec attention et elle remarqua, qu'il était bouleversé et pâle.

— Pourquoi ne t'es-tu pas couchée ? dit-il d'un ton maussade en s'asseyant dans un fauteuil.

— Je n'étais pas encore fatiguée. Mais raconte donc... que s'est-il passé... que t'a dit Dubois...

Mais Melan refusa de lui donner des explications.

— Je suis éreinté, allons-nous coucher, nous en parlerons demain.

Elle le regarda d'un air déçu et jeta son ouvrage dans un coin.

Puis, elle se leva pour le suivre dans la chambre à coucher. Elle se disait que Melan allait lui raconter toute la conversation qu'il avait eue avec Dubois, lorsqu'ils seraient au lit.

Mais il n'en fut rien.

Sans mot dire, il se déshabilla et se jeta dans son lit. Yvonne attendit toujours qu'il parlât.

Sa main cherchait celle de son mari dans l'obscurité... ils s'endormaient toujours d'habitude en se tenant la main.

Mais, ce jour-là, il la repoussa brusquement et dit d'un ton agacé :

— Laisse-moi tranquille, ne peux-tu pas dormir sans m'ennuyer...

Elle retira silencieusement sa main, mais des larmes montèrent à ses yeux. En écoutant la respiration agitée de son mari, elle pensait qu'il avait dû éprouver une grande déception qu'il voulait lui cacher.

— Qu'est-ce que cela signifie ? se demandait-elle... Peut-être la proposition qu'avait dû lui faire Dubois l'avait déçu ? C'était là, sans doute, la raison de son silence...

Elle pensait aussi que s'il avait eu une bonne nouvelle à lui annoncer, il n'aurait pas tardé à le faire.

Son espoir s'écroulait brusquement.

Et dans quelques jours, ce serait l'échéance, ils seraient obligés de payer une grosse somme.

Comment feraient-ils ? s'ils ne pouvaient payer, on reprendrait sûrement toutes ces belles choses, qui faisaient son bonheur.

Affolée par cette pensée, elle éclata en sanglots.

Soudain, Melan effrayé, se dressa dans le lit, alluma la lampe électrique placée sur la table de nuit et se tourna vers sa femme :

— Qu'as-tu, Yvonne ? Pourquoi pleures-tu ? demanda-t-il, en lui caressant les épaules.

Elle ne pouvait répondre ; les sanglots la secouaient, et elle serrait les lèvres, sans dire un mot.

Hugues la supplia :

— Dis-moi donc ce que tu as ?... parle donc ; ne me fais pas tant de peine, Yvonne...

Elle se serra plus fortement contre lui et murmura :

— J'ai peur... j'ai une peur atroce, Hugues...

— De quoi as-tu peur, ma chérie, demanda-t-il tendrement et se pencha sur son visage pâle.

Les yeux d'Yvonne étaient remplis de larmes et ses lèvres tremblaient d'émotion.

Elle avait posé sa tête sur l'épaule de son mari et elle lui avouait, maintenant, d'une voix à peine perceptible :

— J'ai peur que nous ne puissions pas payer nos dettes et que notre bonheur soit brisé, Hugues..

Elle se mit à sangloter plus fort :

— Je ne peux pas supporter l'idée de perdre toutes ces jolies choses, que j'aime tant ; je ne puis imaginer que nous soyons obligés de nouveau, de vivre dans un appar-

tement pauvre... je ne peux pas vivre dans la misère, Hugues... comprends-moi donc...

— Tu ne perdras rien, ma chérie, calme-toi, nous trouverons un moyen, que tu puisses rester ici, entourée de toutes les choses que tu aimes...

— Mais tu ne pourras pas payer les dettes, dit-elle d'une voix plaintive... Je vois bien que la proposition de Dubois t'a déçu... et que tu ne veux pas l'accepter... N'est-ce pas cela, dis-moi la vérité...

Il ne répondit pas.

Elle sentait son cœur qui battait fortement contre le sien et sa peur et son désespoir augmentaient.

— Hugues, mon chérie, dis-moi donc ce qui s'est passé ? Je ne peux plus supporter cette incertitude. Pourra-t-il nous aider, ou notre espoir était-il vain ?

— Je ne peux rien te dire maintenant, Yvonne, calme-toi d'abord, et je te raconterai tout :

— Mais dis-moi seulement oui ou non, insista-t-elle en se blottissant contre lui.

— Je ne puis pas te dire cela ainsi, répondit-il évasivement, il vaut beaucoup mieux ne pas en parler du tout. Sois tranquille, tout s'arrangera.

Ces mots la rassurèrent un peu.

— Tout s'arrangera ! dit encore Hugues.

Elle s'accrocha à ces deux mots.

En cachant son visage humide de larmes contre la poitrine de son mari, elle poussa un soupir de soulagement.

Bientôt, elle s'endormit dans ses bras comme un enfant qu'on a rassuré avec des tendresses.

Mais, dans la nuit, elle se mit à rêver et des cauchemars la tourmentèrent dans son sommeil.

Elle poussait des cris d'angoisse et de débattait contre des ennemis inconnus.

Au matin, son mari, qui n'avait pas fermé l'œil pen-

dant toute la nuit, lui dit d'un ton de reproche :

— Tu m'as bien effrayé cette nuit, car tu t'es mise à crier comme une folle... j'en étais affolé.

— J'ai fait des rêves atroces... avoua-t-elle.

— Quoi donc ?

— Je ne le sais plus au juste répondit-elle évasivement.

Mais elle se souvenait très bien de ce rêve qu'elle ne voulait pas raconter à son mari, de crainte de le déprimer et de lui ôter tout courage.

Pleine d'effroi, elle revécut encore une fois cette scène de cauchemar.

Elle avait vu Hugues dans un état de désespoir terrible, son visage était blême, ses cheveux tombaient sur son front, moite de sueur, ses mains étaient crispées. Une expression d'angoisse suprême était peinte sur son visage, son regard était fixé sur la porte, sur le seuil de laquelle deux hommes venaient de paraître soudain. Ils voulaient s'emparer de lui et l'un d'eux avait saisi le bras droit d'Hugues et lui avait mis des menottes. Puis, ils l'emmenèrent avec eux et repoussèrent Yvonne, qui s'accrochait en vain à l'épaule de son mari.

C'était alors qu'elle avait crié.

— Quel rêve horrible !... dit-elle à voix basse en frissonnant.

Elle se forçait de n'y plus penser en se disant :

— Tout songe est mensonge !

Quelle importance pouvait-on attribuer aux rêves ? Mais, malgré elle, elle ne pouvait chasser les terribles pressentiments qui pesaient sur son cœur...



Hugues Melan ne rentrait presque plus le soir.

Yvonne ne lui demandait pas d'explication pour ces fréquentes absences; elle savait où il passait ses soirées.

Il rencontrait presque régulièrement Dubois, à la brasserie et Yvonne s'en félicitait.

Et le premier du mois, il disposait de la somme nécessaire pour payer le marchand de meubles.

Yvonne ne lui demanda pas d'où venait cet argent; elle pouvait en imaginer la provenance et l'essentiel était qu'elle pût continuer à vivre dans l'ambiance qui lui plaisait.

Elle était redevenue insoucieuse et souriante.

Son mari pouvait avoir de graves soucis, cela la tourmentait peu; elle n'y faisait aucune attention, car cela lui déplaisait beaucoup de lui voir une mine si sombre.

Sans doute, se disait-elle, il est mécontent d'avoir des obligations envers Dubois; mais il n'y a rien à faire contre cela... il faut bien accepter la situation telle qu'elle se présente.

Cela ne durerait pas toute la vie, et mieux valait montrer de la bonne humeur et se réjouir de la vie qu'Yvonne, en ce moment, voyait tout en rose.

Dubois ne se montrait plus chez eux... il ne venait même plus visiter Mme Latour.

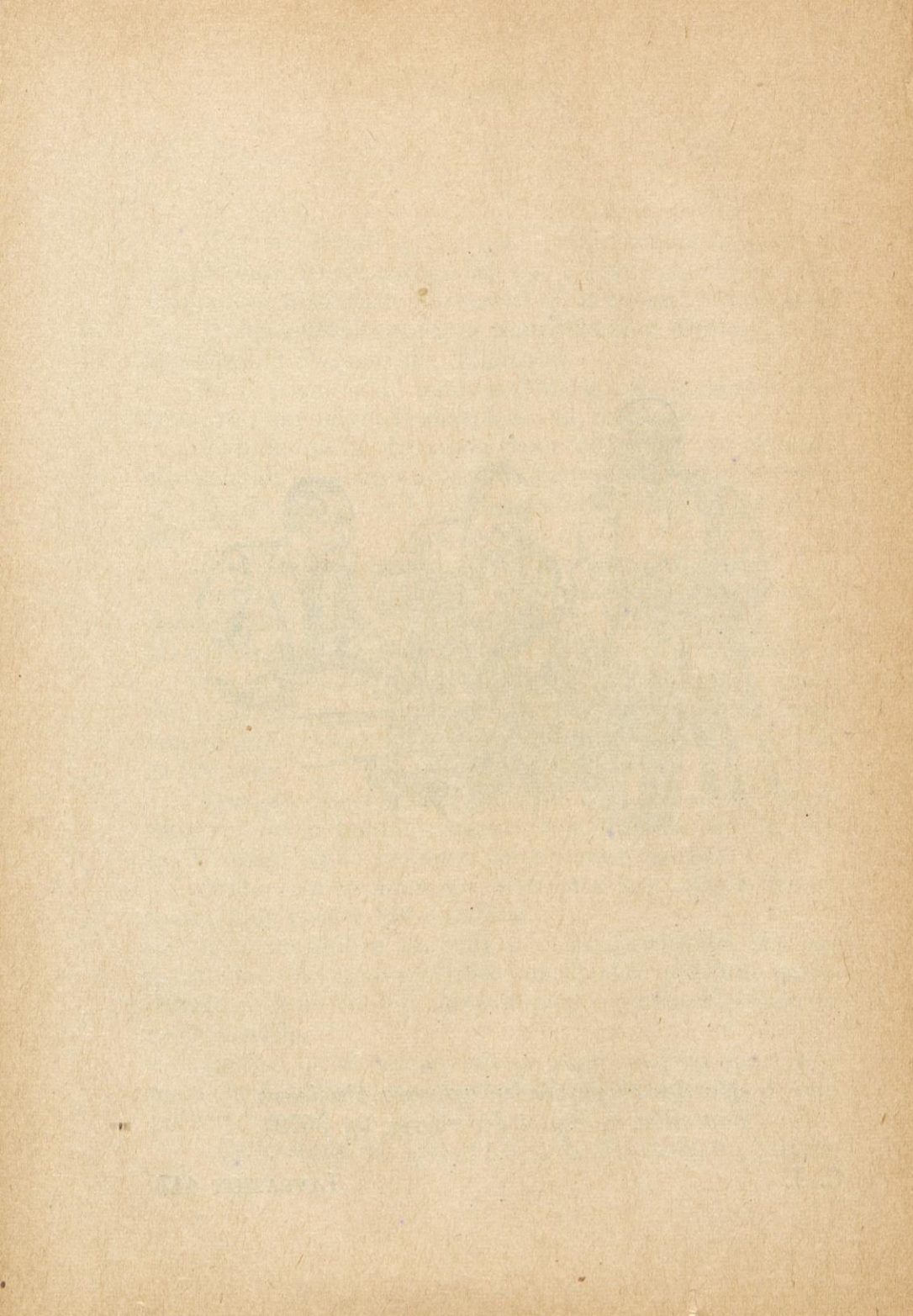
Cela inquiétait quelque peu Yvonne; mais elle essayait de trouver une explication de cette attitude en se disant qu'il ne voulait pas s'imposer comme bienfaiteur de la famille.

Le fait qu'il rencontrait presque tous les jours son mari, la rassurait complètement sur l'amitié qu'il leur portait.

Cependant, un jour, vers la fin du mois, un encais-



*Un des employés lui apporta plusieurs
bouteilles de vin et des verres. (p. 3579).*



seur se présenta à elle et lui montra une traite de mille francs à payer immédiatement.

Très surprise, elle demanda d'où venait cette traite, et l'homme répondit :

— De la maison Baillen...

Yvonne secoua la tête :

— Nous n'avons jamais rien pris dans cette maison, monsieur...

— Cela se peut, madame, mais la traite nous a été remise par un monsieur Dubois, et elle doit être payée par votre mari qui l'a acceptée. Il faut même qu'il la paie dans les trois jours, s'il ne veut pas qu'elle soit protestée et remise à l'huissier...

Yvonne pâlit :

— Je le dirai à mon mari, promit-elle, et je suis sûre qu'il arrangera cette affaire.

Toute la journée elle fut dans une inquiétude terrible.

Lorsque Melan rentra, elle lui raconta l'histoire de cette traite et demanda des explications.

— Je n'y comprends rien, s'indigna-t-il. Dubois ne m'a jamais rien dit d'une traite. Je lui ai donné un reçu pour les mille francs qu'il m'a prêtés et il m'a demandé de lui rendre cette somme dans six mois...

— Probablement, tu auras signé la traite sans le savoir, dit Yvonne, tu n'auras pas fait attention au papier qu'il avait préparé pour toi.

— Mais c'est inouï; il m'a trompé... je ne comprends pas dans quelle intention...

— Sans doute n'avait-il aucune mauvaise intention, dit Yvonne, voulant excuser Dubois; il devait penser que tu savais ce que tu signais... la différence entre un simple reçu et une traite est claire et visible même pour un enfant...

— Mais comment est-ce possible ? comment puis-je ne pas m'en être aperçu ?...

— Tu étais peut-être sous l'influence de la boisson...

— Nous avons bu avant, évidemment, avoua-t-il, Dubois m'avait invité et nous avons bu beaucoup de différentes liqueurs; je sais que la tête me tournait en sortant du restaurant.

Il se tut et se mit à arpenter nerveusement la chambre.

Une colère terrible l'envahissait, non seulement contre Dubois qui l'avait trompé, mais aussi contre Yvonne qui se tenait loin de lui assise, sur le divan et qui semblait indignée non contre Dubois, mais contre son propre mari.

Il n'attendit pas qu'elle eût achevé de parler; il prit son chapeau d'un geste brusque et dit froidement :

— Je dois partir, excuse-moi...

Yvonne le regardait très surprise : elle attachait une très grande importance aux bonnes manières, et ce départ inattendu lui déplut. Mais lorsqu'elle voulut demander quelle était la raison de cette étrange attitude, Melan avait déjà quitté la pièce.

Elle le suivit dans l'entrée et lui prit le bras. Mais il se dégagea brusquement et dit :

— Ne m'attends pas ce soir... je suis avec Dubois et je rentrerai probablement très tard. Couche-toi.

— Pourquoi ne m'emmènes-tu jamais, lorsque tu vas à tes rendez-vous avec Dubois ? supplia-t-elle ; je voudrais lui parler...

Mais Melan refusa sans explication et sortit.

Yvonne était indignée des manières de son mari.

Comment il avait fait cette sottise de signer une traite, et maintenant, il croyait pouvoir la traiter avec un mépris pareil...

Yvonne haussa les épaules : l'histoire de cette traite ne l'inquiétait point. Puisque Dubois l'avait donnée à l'encaisseur, ce serait lui qui la paierait !

Elle réfléchit à la manière dont elle pourrait passer l'après-midi, car elle avait envie de se distraire, et elle ne tenait pas à rester à la maison pour attendre le retour incertain de son mari.

Elle décida enfin de rendre visite à Mme Girou, chez qui Dubois habitait toujours.

Peut-être serait-il à la maison et ainsi elle aurait l'occasion de lui parler.

Cette résolution prise, Yvonne s'habilla et sortit.

La journée était grise et froide... les rues dégageaient une impression triste et déprimante.

— Je vais prendre une voiture, se dit Yvonne, cela me fatiguera moins que d'aller à pied.

Elle héla un cocher et lui donna l'adresse.

Quelques minutes plus tard, elle sonnait à la porte de Mme Girou.

La vieille dame vint elle-même lui ouvrir.

— Comme c'est gentil à vous de venir me voir, dit-elle à Yvonne en l'embrassant; il y a des éternités que je ne vous ai vue...

Et pendant qu'elle l'aidait à se débarrasser de son manteau, elle continuait à bavarder :

— Imaginez-vous que j'ai dû quitter ma place à cause de mon locataire...

— Comment ! je ne comprends pas, dit Yvonne, quel rôle joue votre locataire dans cette histoire ?

— Attendez un peu, vous comprendrez tout de suite...

Elle emmena Yvonne dans le salon et lui avança un fauteuil; puis elle raconta :

— Si vous saviez quelles choses étranges se passent chez moi : je suis si inquiète, que je n'ose plus

sortir, j'ai dû abandonner mon travail, parce qu'il me forçait d'être absente de chez moi pendant toute la journée.

— Mais, qu'est-ce que cela veut dire, chère madame ? On dirait que vous avez peur de M. Dubois, et que vous craignez qu'il ne déménage votre appartement pendant votre absence dans la journée.

— Oh non ! ce n'est pas cela que je crains... Mais on demande très souvent après lui, et cela m'inquiète un peu. Car, entre nous, chère madame, je vais vous dire la vérité, ce sont des gens de la police, qui viennent toutes les cinq minutes s'informer de M. Dubois.

Yvonne ne fut pas émue par cette confession, et elle répondit calmement :

— Mais cela est tout naturel... M. Dubois est de nationalité belge et tous les étrangers sont surveillés très sévèrement par la police. Ce qui m'étonne seulement, c'est que la police se montre si peu discrète... si M. Dubois apprend qu'elle le suit jusque dans son appartement, il quittera certainement Paris, car de telles choses ne sont guère agréables.

— Pour l'amour de Dieu, ne lui dites rien, chère madame, je ne voudrais pas perdre un locataire si agréable. Il est tranquille et poli et je n'ai jamais eu de difficultés avec lui. Il paie toujours ses notes comptant et ne fait jamais d'objections, il est très ponctuel, et il serait vraiment triste pour moi de le perdre. J'ai quitté mon emploi aussi par ce qu'il payait un prix assez élevé pour ses deux chambres, ce qui me permet de vivre sans travailler.

— Vous n'auriez pas dû faire cela, madame...

— Mais si, c'est mieux ainsi, car si les inspecteurs ne me trouvaient pas chez moi, ils commenceraient à demander des renseignements dans la maison et cela serait bien désagréable. Il y a une heure que le dernier est

venu... il me demandait si je savais où l'on pourrait trouver M. Dubois, durant la journée... Naturellement, je n'ai pas pu lui donner un renseignement exact, car je n'ai aucune idée de ce qu'il fait, lorsqu'il sort d'ici

— M. Dubois n'est donc pas chez lui en ce moment ? interrompit Yvonne.

— Non, il n'est presque jamais à la maison. Et je ne sais pas où il va. Il vient sans doute souvent chez vous ?

— Avez-vous dit cela aux policiers ? demanda Yvonne d'un ton si brusque, que Mme Girou s'effraya.

— Mais non, quelle idée bizarre vous avez de moi, assura-t-elle, vous auriez eu des ennuis si je l'avais dit Yvonne la fixa curieusement.

— Quelles difficultés aurions-nous pu avoir ?

— Je ne sais pas... je pensais seulement que cela pourrait vous être désagréable, bafouilla la vieille femme, choquée par l'expression dure du visage d'Yvonne.

— Mais vous faites erreur, madame, répondit celle-ci d'un air hautain.

Mais elle ne pouvait pas s'empêcher de penser qu'il valait mieux cacher à la police que son mari était l'ami intime d'un étranger... cela pourrait donner lieu à des soupçons.

Elle prit congé de Mme Girou et se rendit chez sa mère, qui lui raconta la même histoire qu'elle venait d'entendre.

— Comment peux-tu m'expliquer cela ? Justement aujourd'hui, un policier est venu me demander des renseignements sur M. Dubois.

— Mais, que t'a-t-il demandé ?

— S'il venait tous les jours chez moi... si je savais quelle était son occupation... et des choses du même genre... J'ai répondu tout court que je n'en savais rien

et que je ne m'occupais pas des affaires de M. Dubois. Que pouvais-je faire ? Je n'ai dit que la vérité, car je ne sais même pas où il se trouve. Il ne vient plus chez moi depuis longtemps et je ne comprends pas, pourquoi la police vient chez moi pour avoir des renseignements sur lui... cela m'inquiète beaucoup.

— As-tu dit que nous sommes de ses amis ?

La mère d'Yvonne hésita un moment, puis elle assura :

— Mais non... je n'ai rien dit. Et le policier ne me l'a même pas demandé.

Yvonne n'était pas très sûre que sa mère ne l'eut pas dit ; c'était une femme qui aimait parler et qui ne faisait jamais attention à ce qu'elle disait.

Elle dit à sa mère les mêmes choses qu'à Mme Girou et elle essayait de se convaincre qu'elle ne disait que la vérité et que toutes les recherches de la police s'expliquaient simplement par le fait que Dubois était un étranger.

Mais, au fond, elle était très inquiète.

Elle rentra tôt et décida de se coucher de bonne heure, afin d'en finir plus vite avec cette journée déplaisante.

Elle mangea rapidement et prit un journal, pour lire, car elle sentait qu'elle ne pourrait pas s'endormir immédiatement.

Elle voulait attendre le retour de son mari pour lui parler encore de Dubois, mais en réfléchissant elle se dit qu'il vaudrait mieux ne rien lui dire, car sa méfiance contre Dubois augmenterait considérablement. Et comme ils avaient encore besoin de cet homme, il valait mieux ne pas inquiéter Hugues Melan.

L'histoire de la traite serait certainement arrangée... Yvonne essayait de se convaincre qu'elle n'avait aucune raison de craindre une complication dans cette affaire.

Mais elle voulait savoir ce que Dubois avait dit, et elle fit un effort pour ne pas s'endormir...

L'horloge de la salle à manger sonna plusieurs fois... Yvonne compta les coups; il était deux heures.

— Pourquoi ne rentre-t-il pas, se demanda-t-elle à demi-endormie déjà...

Le silence de la chambre lui pesait; elle avait le sentiment qu'un malheur s'approchait lentement d'elle et qu'elle était incapable de se défendre.

Elle entendit encore une fois l'horloge qui sonnait la demie, puis elle sombra dans le sommeil.

CHAPITRE CDLVIII

LE NOUVEAU METIER D'ESTERHAZY

Esterhazy, plein de confiance, se rendit chez le marchand de vin qui employait Harriet et lui déclara d'un air très rassuré :

— Vous savez pour quelle raison je viens chez vous, monsieur, car ma fiancée m'a dit que vous aviez tout arrêté avec elle. Nous n'avons donc plus rien à nous dire...

Le marchand fut impressionné par l'air hautain du beau Ferdinand, il savait par expérience que de telles manières et une telle assurance en imposaient aux clients malgré que la suffisance de son nouvel employé lui déplut personnellement, il dit avec un sourire forcé :

— J'ai promis à votre fiancée de faire un contrat avec vous, commandant...

— Je vous prie de ne pas m'appeler ainsi, monsieur, je ne voudrais pas être forcé de me souvenir que j'ai été autrefois au service de la France. Ma patrie a été si ingrate envers moi, que j'ai renoncé à porter mon titre militaire. Je vis ici en Angleterre sous le nom de comte de Voilemont et je désire de garder l'incognito...

— Mais votre fiancée m'avait dit...

— Ma fiancée a commis une grave indiscretion en vous dévoilant mon secret, monsieur. Harriet sait très bien que je ne veux être que le comte Voilemont, et elle aurait dû se taire. Mais vous savez bien que les femmes ne peuvent pas garder un secret. Mais comme j'ai à faire à un homme d'honneur, je suppose que mon secret sera gardé par vous mieux que par ma fiancée.

Le marchand de vins regarda Esterhazy avec étonnement, et il secoua la tête.

— Je ne comprends pas pour quelles raisons vous tenez à garder votre nom secret. J'avais cru que le fait que vous êtes le commandant Esterhazy, dont tous les journaux parlent et qui a joué un rôle important dans l'affaire Dreyfus, vous aurait aidé dans votre métier. Je comptais même sur votre nom, pour augmenter mes affaires...

Esterhazy eut un sourire ironique :

— Vous avez compté sans moi, cher monsieur. C'est justement parce que je suis trop connu par mon rôle dans le procès Dreyfus, que je ne voudrais pas m'exposer ici en Angleterre à la curiosité du public. Vos clients s'intéresseraient plus à mon affaire qu'aux commandes, et loin de vous servir, cela nuirait plutôt à votre commerce.

— Vous avez peut-être raison, commandant...

— Je vous prie de m'appeler comte Voilemont.

— Pardon, je respecterai certainement votre désir. Je tiens seulement à vendre mon vin, tout le reste ne me regarde pas. Ma clientèle n'a pas besoin de gens intéressants, mais des gens qui savent vendre...

— Je vois que nous nous comprenons, monsieur, et j'espère que nous travaillerons bien ensemble.

— Je l'espère aussi, monsieur le Comte. Puis-je vous inviter à déguster un bouteille de Pommard ?

— Avec plaisir, monsieur... j'adore le Pommard.

— Nous allons essayer une bouteille... je crois que vous êtes un fin connaisseur, monsieur le comte.

— Naturellement... le vin et les femmes sont les seules choses qui m'intéressent.

— En ce qui concerne votre deuxième spécialité, je vous plains, car la petite Harriet Brown ne vous permettra pas de faire beaucoup de recherches dans cette direction.

— Attendons toujours... un homme comme moi ne se laisse pas dominer par une petite fille comme Harriet.

Reynard sonna et un de ses employés lui apporta plusieurs bouteilles de vins et des verres.

Les deux hommes se mirent à essayer les différentes sortes de Pommard et Reynard était content de trouver en Esterhazy un homme qui connaissait et appréciait le bon vin. Il savait qu'il ne manquerait pas de louer les vins de la maison devant les clients et il espérait que son commerce y gagnerait.

Il fit apporter le contrat préparé pour Esterhazy et celui-ci le signa, tout étonné des excellentes conditions que le marchand de vins lui avait fait.

C'était bien agréable d'être sûr de gagner sa vie et de ne plus dépendre de sa belle-mère.

Lorsqu'il entra chez lui, Harriet le reçut sur le seuil. Il voulut l'embrasser, mais elle le repoussa violemment

et lui montra un visage si sombre, qu'il demanda d'un ton agacé :

— Mais qu'as-tu donc aujourd'hui ? L'autre jour tu te plignais de mon manque de tendresse avec toi et de ce que je te négligeais et, maintenant que j'ai envie de t'embrasser, tu me repousses... Que le diable t'emporte!... on ne sait jamais comment faire pour te plaire.

Harriet lui tendit une grande enveloppe bleue :

— Lis cela, c'est une lettre qui est arrivé pendant ton absence...

Esterhazy fronça les sourcils et contempla la lettre.

— Une lettre bleue ? Cela doit être une lettre officielle...

Il jeta un regard interrogateur vers Harriet :

— C'est pour cela, que tu es de mauvaise humeur ?

— Lis donc, dit-elle brusquement, — j'apprends sur toi de jolies choses.

Esterhazy haussa les épaules et retourna la lettre.

— Ah ! tu l'as déjà ouverte... Ecoute, je te défends une fois pour toutes d'ouvrir mon courrier...

La lettre en effet était ouverte...

— Tu mens.. d'ailleurs, toutes les femmes mentent.

Il tira la feuille de l'enveloppe et se mit à lire.

Soudain il éclata de rire... et ce rire était si drôle qu'Harriet se retourna indignée et demanda :

— Comment peux-tu rire d'une chose pareille ?

— Mais c'est crevant, ma chérie... Cela m'amuse follement.

— Ah, cela t'amuse qu'on te défende de porter ton titre de comte et même le nom d'Esterhazy... tu trouves cela drôle que ta famille te renie et déclare ne rien avoir à faire avec toi... tu ris, parce qu'on prétend que tu n'as plus le droit de porter ton propre nom.

Harriet était entrée et sa colère augmenta, lors-

qu'elle s'aperçut du sourire ironique avec lequel son fiancé l'observait.

— Grand Dieu ! ne fais pas tant d'histoires pour si peu de chose... tu me regardes comme si tu voulais me dévorer vivant... Je ne vois aucune raison pour une telle agitation... la famille Esterhazy peut bien déclarer, qu'elle ne désire plus que je porte son nom... je ne trouve même pas, que ce soit très étonnant, après tout ce qui s'est passé au cours de l'affaire Dreyfus... Et puis... ils peuvent bien me défendre de porter leur nom... c'est peine inutile, puisque je ne le porte plus depuis longtemps... Dieu merci, je l'ai abandonné de ma propre volonté.. Il y a tant d'autres noms, qui font autant d'impression sur les imbéciles, que celui d'Esterhazy... Je ne tiens pas tout à ce nom et je ne comprends pas, pourquoi tu te mets dans de tels états pour une chose pareille.

Harriet le regarda d'un air ahuri :

— Mais tu m'as donc menti, Ferdinand ? Tu n'es pas comte du tout ?

Esterhazy se mit à rire, en remarquant l'air ébahi de sa fiancée.

— Tu n'en serais pas contente, ma chérie ?... demanda-t-il avec un sourire amusé... Que dirais-tu, si je t'avouais, que je ne suis pas noble, que je suis tout simplement un bon bourgeois, qui n'a droit à aucun titre ?

— Je te cracherais à la figure, car tu m'aurais ignominieusement trompé...

— Ah ! tiens ! tiens !... Enfin tu montres ton vrai caractère... Tu m'as toujours assuré de ton grand amour pour moi... et, en réalité, tu n'as aimé que mon titre... Je suis content que cette lettre m'ait donné l'occasion de m'assurer de l'affection tendre que me porte ma chère fiancée...

Esterhazy se détourna et haussa les épaules :

— Oh ! les femmes !... les femmes !...

Sans plus s'occuper d'Harriet, il se dirigea vers la porte de sa chambre.

Sur le seuil de la porte, il se tourna encore une fois vers elle et déclara d'un ton glacial :

— Tu peux encore réfléchir, dans le cas où tu ne voudrais plus te marier avec moi... il est encore temps... je ne voudrais pas te forcer à un mariage avec un simple bourgeois... alors que tu avais cru avoir acheté un véritable comte...

Il sortit en ricanant et ferma la porte de sa chambre à clef.

Harriet atterrée, resta au milieu du salon. Elle avait suivi son fiancé du regard ; mais elle était incapable de proférer une parole.. l'attitude de Ferdinand Esterhazy l'avait complètement bouleversée.

Sa mère aurait-elle raison ? N'avait-elle pas dit assez souvent, que cet homme n'était qu'un escroc international... que rien de tout ce qu'il racontait n'était vrai ?

La lettre le prouvait clairement, Esterhazy n'avait aucun droit de porter le titre et le nom d'Esterhazy n'était pas le sien... Harriet relut la lettre de nouveau pour se convaincre de ce fait.

Mais.. qui disait que le titre de comte de Voilement, lui appartenait ? Probablement, c'était encore une de ses inventions et un de ces jours, il lui serait également défendu de porter ce nom.

Comment pouvait-elle avoir confiance en un tel homme ?... C'était donc tout simplement un aventurier qui l'avait trompé dès le commencement de leurs relations.

Mais elle allait être mère...

Elle lui appartenait...

Il ne devait pas la quitter en ce moment, car elle ne survivrait pas à cette honte... Harriet se disait qu'elle

aimerait mieux mourir que de donner naissance à un enfant qui n'aurait pas de père.

De lourdes larmes tombaient lentement de ses yeux.

Après une courte hésitation, elle redressa soudain la tête ; il fallait agir, prendre une décision ; elle ne se sentait plus la force de rester dans cette incertitude.

Il lui fallait parler à Esterhazy ; elle lui demanderait des explications et elle se réconcilierait avec lui...

En chancelant, elle se dirigea vers la porte, par laquelle il avait disparu.

Mais lorsqu'elle essaya de l'ouvrir, la porte ne céda pas elle s'aperçut qu'Esterhazy l'avait fermé à clef.

Elle frappa doucement et dit d'un ton suppliant :

— Ferdinand, ouvre-moi... je voudrais te parler... ne me laisse pas attendre devant la porte...

— Je suis fatigué, je veux dormir, ne me dérange pas maintenant.

— Mais, laisse-moi donc entrer... Nous ne pouvons pas continuer ainsi... je voudrais te demander des explications ; nous devons nous entendre.

— Je n'ai pas d'explications à te donner... fais tout ce que tu voudras... la décision est entre tes mains... Mais fiche-moi la paix.. je veux me reposer et j'en ai assez de tes larmes et de tes reproches...

Harriet ne bougea pas... mortellement pâle, elle s'appuya à la porte et attendit.

Elle ne pouvait plus le supplier, ses lèvres se serrèrent ; ses larmes coulaient sans arrêt et d'un geste mécanique de la main, elle les essuyait de temps en temps.

Tout l'avenir semblait s'écrouler devant elle.

Quel bonheur n'avait-elle pas espéré de son mariage avec cet homme ?

Elle avait vu la vie en rose... son bonheur assuré pour toujours..

Et maintenant ?

Elle n'espérait plus rien... une misère profonde serait désormais sa vie.

Ne voudrait-il pas mieux le quitter maintenant ? Elle était encore libre de se séparer de lui, de vivre sa vie à elle...

Mais l'enfant ? Qu'advierait-il de l'enfant ?

Il devait avoir un nom honnête... il ne devait pas avoir la vie douloureuse d'un enfant illégitime...

Mais le nom que son père lui donnerait, valait-il mieux ? Lui assurerait-il une vie tranquille, respectée ?

De l'autre chambre, lui parvint un ronflement et elle se mit à sourire amèrement...

Cet homme pouvait dormir, pendant qu'elle se désespérait à côté de lui, pendant qu'elle pensait au suicide Harriet eut un ricanement cynique...

Ce n'était que le commencement... qu'arriverait-il plus tard, lorsqu'elle serait la femme de ce misérable ?

CHAPITRE CDLIX

UNE ALTERCATION...

— Voulez-vous dire au commandant Esterhazy que je désire le voir, je vous prie.

— De la part de qui, monsieur ?

Harriet dévisagea le jeune homme blond et élancé qui se présentait chez sa mère.

Qui cela pouvait-il bien être ?

Elle lui trouvait une vague ressemblance avec son fiancé ; mais celui-ci était plus jeune ; les années de misère morale connues par l'autre lui avaient été épargnées...

